

LA REPRÉSENTATION DE L'ESPACE.
DE JEAN DE MANDEVILLE À LA CARTE DE L'ÉTAT-MAJOR*
Patrick GAUTIER DALCHÉ

L'histoire de la géographie — on emploie cette expression, à vrai dire réductrice, faute d'une autre plus juste — s'est longtemps bornée à établir la liste des inconséquences, des manques et des erreurs que la lecture de n'importe quelle œuvre antérieure à Ratzel ou à Vidal de La Blache permettait aisément de relever. Cette histoire, trop sûre de ses jugements et confortée par sa croyance naïve au progrès, est depuis peu heureusement battue en brèche. Tel est le point commun de trois ouvrages consacrés à un voyageur du *xiv^e* siècle, à un cosmographe de la Renaissance, et aux créateurs de la première carte de France, qui forment comme une coupe à travers l'imaginaire géographique de plusieurs siècles.

Les *Voyages* de Jean de Mandeville ont été rédigés, en français, probablement en 1356. Christiane Deluz a consacré à ce texte énigmatique une monographie diligente qui restitue la figure intellectuelle de l'auteur et la signification de son ouvrage¹.

* À propos des ouvrages suivants :

— Christiane DELUZ, *Le Livre de Jehan de Mandeville. Une « géographie » au *xiv^e* siècle*. Préf. de Michel MOLLAT. Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1988. 16,5 x 24, 511 p., 21 ill. (« Publications de l'Institut d'études médiévales. Textes, études, congrès », vol. 8).

— Frank LESTRINGANT, *André Thevet. Cosmographe des derniers Valois*. Genève, Droz/Diff. Champion-Slatkine, 1991. 18 x 25, 427 p., index, 9 ill. (« Travaux d'humanisme et Renaissance », 251).

— Frank LESTRINGANT, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*. Paris, Albin Michel, 1991. 14,5 x 22,5, 270 p., 10 ill. (« Bibliothèque de synthèse »).

— Monique PELLETIER, *La Carte de Cassini. L'extraordinaire aventure de la carte de France*. Préf. de Jean-François CARREZ. Paris, Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, 1990. 21 x 30, 264 p., 54 ill.

1. Regrettons tout de suite, pour n'y plus revenir, quelques scories. Les cotes des manuscrits sont parfois incertaines ou ambiguës, et les textes cités dans des éditions vieilles, alors qu'il existe des éditions critiques modernes. On rencontre quelques auteurs ou ouvrages inconnus : « Julius Aethicus » (p. XXVIII) ; « *Libro del Coñoscimiento...* » (*passim* ; graphie fautive pour *Conoscimiento*, cf. l'édition de l'original castillan par M. Jimenez de la Espada, Madrid, 1877, reprod. Barcelone, 1980, non citée) ; « Adam de Brème, *Gesta Hammenburgensis pontificum* » (p. 110), « André Thevet, *Singularités de l'Amérique* » (p. 318). La bibliographie sera utilement complétée, pour les éditions récentes et les études concernant la tradition manuscrite, par l'article « Jean de Mandeville » du *Dictionnaire des lettres fran-*

Le « problème mandevillien » a donné lieu à une abondante littérature. La personnalité de l'auteur reste en effet mystérieuse. Il se dit chevalier anglais, né à Saint-Albans. Après avoir « veu et environné moult de pays » en Asie et en Afrique, devenu médecin à Liège, il aurait rédigé dans sa vieillesse le récit de ses voyages. Les savants anglais de la fin du siècle dernier, repérant les sources purement livresques de la plupart de ses descriptions, se sont plu à débarrasser la Grande-Bretagne de ce « plagiaire » encombrant, et à vilipender le fieffé menteur qu'était le médecin liégeois, véritable auteur, selon eux, des *Voyages*. De plus, l'histoire du texte, répandu en de nombreuses versions et traductions, pose de très difficiles problèmes, en partie seulement débroussaillés. Sur ces points, les deux premiers chapitres pourraient risquer de laisser le lecteur sur sa faim. C. Deluz s'est refusée à choisir entre les hypothèses, et n'a pas voulu se livrer à une étude exhaustive de la tradition manuscrite. Justes scrupules, sans doute : c'est le texte qui lui importe, et ce qu'il révèle.

Car si l'auteur a réellement parcouru le Levant, l'œuvre est surtout une compilation, faite de morceaux raboutés empruntés à des sources issues de traditions bien différentes, récits de voyages et de pèlerinages, encyclopédies, histoires, littérature fabuleuse et légendaire. Mais, comme souvent au Moyen Âge, la méthode de travail de Mandeville aboutit à un résultat fort original. Par une réécriture constante, il élabore une géographie objective, totalisante, attentive enfin à l'histoire et aux merveilles, qui se distingue à la fois du récit, toujours inséré dans le temps subjectif du voyageur, et de l'*imago mundi* quelque peu abstraite des encyclopédistes où, jusque-là, la géographie se trouvait éclatée en rubriques thématiques.

Les *Voyages* sont donc une œuvre pionnière au sein d'une géographie médiévale dont les développements sont rapidement dessinés. On pourra parfois chicaner l'auteur². Mais le tableau d'ensemble dégage les traits généraux d'une évolution bien connue. Si la tradition de l'Antiquité tardive se poursuit au haut Moyen Âge, par la floraison des nomenclatures de régions et le goût pour les mesures, si les intérêts géographiques s'élargissent alors vers les mondes septentrionaux, à partir du XII^e siècle, « l'image du monde se modifie par un autre regard porté sur

çaises. *Le Moyen Âge*, 2^e éd., Paris, 1992. On y ajoutera J.O. MARSH JR., *The Spanish Version of Sir John Mandeville's Travels. A Critical Edition*, Madison, Univ. of Wisconsin, 1952.

2. 1) La *Cosmographia* d'Aethicus Ister (non « Istricus ») n'est pas d'un auteur de l'Antiquité ; c'est une forgerie d'un auteur inconnu, du VIII^e siècle, non du VI^e (p. 104). 2) Peut-on parler d'une « école de Tours » représentée par Bernard Silvestre, rattaché habituellement à Chartres, et par l'anglais Adélarde de Bath, qui certes étudia à Tours, mais fut maître à Laon, avant de voyager pour se dévouer à l'étude de la science arabe (p. 110) ? 3) Selon C. Deluz, nombre de connaissances géographiques présentes dans l'œuvre du géographe arabe Idrisi (XI^e siècle) se retrouvent dans des textes occidentaux, et dans Mandeville, ce qui lui fait postuler l'existence d'une traduction. Hypothèse excitante, plausible peut-être (p. 111 sq.). Mais les détails évoqués (p. 492) sont pour la plupart des banalités dont l'origine est connue : ainsi, la fable des pierres d'aimant interdisant aux navires de l'océan Indien d'être cloués, de tradition en partie ptoléméenne, est transmise en Occident par un lapidaire pseudo-aristotélien ainsi que par le *Commonitorium Palladii* (cf. Claude LECOULTEUX, « Die Sage vom Magnetberg », *Fabula*, t. 25, 1984, p. 35-65). 4) Que les cartes nautiques s'appuient sur les tables de coordonnées géographiques venues des arabes n'est pas susceptible de la moindre démonstration (p. 118).

elle », vivifié par l'apport des traductions arabo-latines et par la recherche des causes, tandis qu'à partir du XIII^e siècle commerçants et missionnaires décrivent une Asie jusque-là inconnue. Ces nouveautés sont accueillies par la géographie des savants, aussi bien que par les textes en vulgaire à destination des laïcs. Les *Voyages* répondent dès lors à une demande de refonte de l'image du monde, appelée par la conscience de la place réduite occupée par une Chrétienté environnée d'espaces immenses, et autres.

Vraie géographie, comme le dit C. Deluz. C'est sûr quant au contenu ; moins quant au vocabulaire. À ce sujet, le lecteur avoue une certaine perplexité. Il est possible qu'un plus fort pourcentage de noms, par rapport aux verbes, soit l'indice d'un plus haut degré de conceptualisation, encore qu'on aimerait voir fondée la théorie, et affiné l'outil. Mais la comparaison entre Mandeville et une dizaine d'œuvres en roman écrites entre 1250 et 1450 gagnerait en crédibilité si l'on ne constatait, dans le tableau statistique qui résume cette enquête (p. 388-389), un certain manque de cohérence dans les totaux servant à calculer les pourcentages, et dans ces derniers mêmes³. On trouvera en revanche d'utiles descriptions du champ sémantique de quelques notions clés chez Mandeville et d'autres.

Tout cela trouve son aboutissement dans l'examen des caractères de la géographie mandevillienne. Son originalité ne s'aperçoit pas tant dans la géographie physique, encore occupée à de banales oppositions binaires, que dans la géographie humaine, par l'attention privilégiée portée aux villes, aux genres de vie et surtout aux souverainetés, qui constituent le principe essentiel du découpage spatial. Est-il absolument sûr que cette innovation soit due à Mandeville, « en avance sur son temps, précurseur d'une géographie nouvelle » (p. 143) ? Peut-être n'apparaît-il tel qu'en l'état de la documentation. Reste que l'auteur des *Voyages* accorde à ces traits une présentation beaucoup plus ample et systématique que ses prédécesseurs.

Une dernière partie dégage l'« image du monde mandevillienne ». L'espace en reste traditionnel, en ce qu'il reflète la structure et l'orientation des cartes médiévales circulaires (*mappae mundi*), et par la présence constante de la merveille — encore que le goût pour les choses « émerveillables », on le verra avec André Thevet, ne soit pas le propre du Moyen Âge. Mais elle est aussi « prophétique » (adjectif un peu impropre, à vrai dire). Mandeville affirme, en effet, avec force l'habitabilité de l'ensemble de la terre, et la possibilité de sa circumnavigation, un siècle avant Colomb. L'idée n'est pas absolument nouvelle, puisque d'autres textes, auparavant, admettaient en théorie l'existence d'antipodes. Ce qu'apporte

3. Ainsi, C. Deluz conclut (p. 132) que le pourcentage des verbes par rapport aux substantifs (en fait, si on lit bien le tableau, il s'agit du pourcentage des verbes par rapport à la somme des verbes et des substantifs) est de l'ordre de 30 % dans les textes du milieu du XIII^e siècle — au nombre de trois —, puis varie « entre 15 à [sic] 25 % de 1300 à 1450 ». En fait, le pourcentage, dans le *Livre du ciel et du monde* d'Oresme, n'est pas 28 %, mais 32,3 %. Ainsi, cette traduction aristotélicienne, d'un savant généralement considéré comme subtil, se verrait reléguée dans l'archaïsme de la simple observation, alors que Marco Polo, avec un pourcentage de seulement 14,9 % (non 17 %, comme indiqué) de verbes, serait un parangon de la conceptualisation ? Au surplus, est-il judicieux de considérer comme figés des textes répandus en de nombreux manuscrits, à nombreuses variantes, surtout lorsqu'il s'agit de poésie ?

Mandeville, c'est la notion de la possibilité pratique du voyage, en même temps qu'une vision positive de peuples autres par la religion, par les mœurs ou par l'apparence monstrueuse, tous réinsérés dans une même humanité⁴. Ces curiosités retombent-elles après lui ? Certes, Pierre d'Ailly « reprend la vision étroite de Ptolémée », mais son confrère le cardinal Guillaume Fillastre soutient avec force cette condition intellectuelle de la Découverte. L'humanisme naissant, dont les intérêts géographiques sont encore mal étudiés, réserve sans doute des surprises notables sur ce point.

C. Deluz mesure en dernier lieu la réception des *Voyages*, en examinant la répartition des deux cent soixante-deux manuscrits et des nombreuses éditions, et en étudiant les notes marginales laissées par leurs lecteurs⁵. Destin contrasté : l'ouvrage a connu un succès grandissant, pour devenir au xvi^e siècle une autorité reconnue des humanistes et des géographes. Puis, à partir du xvii^e siècle, la géographie savante et, plus près de nous, la critique érudite soucieuse de dénoncer le « plagiat » l'ont voué aux gémonies.

Au-delà des réserves que l'on peut exprimer sur de rares détails, la somme mandevillienne de Christiane Deluz, munie d'annexes abondantes et d'une riche illustration, a le grand mérite de prendre au sérieux un texte trop longtemps considéré comme un tissu de fables, dont des éclairages multiples révèlent la signification plurielle. C'est aussi une leçon de méthode. Il reste à souhaiter que l'ouvrage stimule la vaste et nécessaire entreprise d'une édition critique du corpus mandevillien.

La fortune d'André Thevet (1516-1592) est par bien des aspects parallèle à celle de Mandeville, et pour des raisons fort voisines. Pour les lettrés rebutés par sa vanité et incapables d'apprécier les nouveautés de ce précurseur de l'ethnologie, il devint rapidement un « hâbleur prétentieux et ignorant », et ses œuvres furent tenues pour de simples recueils de traits pittoresques. Tout se passe comme si la raison moderne se révélait incapable de comprendre un type de réflexion sur l'espace qui, sans abandonner le goût pour la merveille médiévale ou la « singularité », renaissante ou même classique, préfère la géographie de terrain au travail de cabinet, et l'investissement personnel à la description objective.

Bornons là ce parallèle, pour en venir à la savante biographie que F. Lestrinant a consacrée à André Thevet, accompagnée d'une étude sur l'image du monde à la Renaissance. Il est malaisé de résumer l'apport de ces deux ouvrages, aux analyses d'une finesse admirable, et au style fort brillant, non dénué parfois d'une rhétorique qui volontiers subtilise⁶.

4. Notons pourtant que, par principe et depuis saint Augustin (*Civ.* 16, 8), ces monstres sont généralement considérés comme appartenant à l'humanité.

5. C. Deluz relève aussi les mentions des *Voyages* dans quelques inventaires de bibliothèques médiévales. Les résultats tirés de l'analyse de celui de la collégiale Saint-Paul de Liège sont viciés (p. 288), car les rubriques méthodiques où sont classés les 268 *codices* (et non 240) ne sont pas celles du bibliothécaire du xv^e siècle, mais de l'éditeur du xix^e siècle. De plus, il y a deux Mandeville, qui proviennent de legs de personnes privées (cf. Anne-Catherine FRAEUS de VEUBEKE, « Un catalogue des manuscrits de la collégiale Saint-Paul à Liège au milieu du xv^e siècle », *Revue d'histoire des textes*, t. 4, 1974, p. 359-424).

6. N'est-ce pas un peu parler margajat (pour reprendre le terme transmis par Thevet) que de citer des « documents pèrègrins comme le *Codex Mendoza* » (*L'Atelier du cosmographe*,

Si l'œuvre du « cosmographe des derniers Valois » est riche de significations, l'homme est aussi passionnant. Né à Angoulême dans une famille de chirurgiens-barbiers, cordelier plus tard sécularisé sur sa demande, Thevet est un homme nouveau auquel ses contemporains ne pardonneront pas ses origines.

Il ne serait guère utile de développer ici sa carrière : voyages au Levant, qui formeront la matière de la *Cosmographie de Levant* (1554), puis au Brésil en compagnie de Villegagnon, qui aboutiront aux *Singularités de la France antarctique* (1557), recherche de revenus et de protections malgré la charge, surtout honorifique, de cosmographe du roi, dont il ne manque pas de se targuer, et rédaction d'autres œuvres ; seules paraîtront la *Cosmographie universelle* (1575) et les *Vrais Portraits et Vies des hommes illustres* (1584). Il est plus important de relever, comme y invite constamment F. Lestringant, tout ce que cette vie comporte de destin, au carrefour de l'histoire individuelle et de l'histoire des sciences. C'est en effet le mérite de Thevet que d'avoir tenté de conférer à la cosmographie non seulement la dignité d'une véritable science, mais encore la prééminence d'un savoir aux prétentions philosophiques.

Thevet réagit avec l'impétuosité de l'autodidacte contre les savoirs convenus de son temps, donnant ainsi à son œuvre des caractères très remarquables. Cosmographe de plein vent, il affirme la primauté de l'expérience contre les autorités antiques, en exagérant au besoin le nombre et la durée de ses voyages, comme si les épreuves vécues attestaient la véracité de ses dires. Cette *hybris* suscita rapidement les accusations d'impiété, tant de la part des catholiques que des protestants. De ce point de vue, la comparaison entre les deux *Cosmographies universelles* parues la même année, celle de Thevet et celle de François de Belleforest, est tout à fait éclairante. Le second se borne à compléter Münster pour en faire non plus une somme sur le monde, organisée suivant un système de coordonnées spatiales, mais une collection de portraits de villes et de régions, vidant ainsi de sa substance une cosmographie trop liée à la Réforme. Mais le récit américain de Thevet suscitera aussi les foudres de Genève : Jean de Léry dénonce ses fictions, et l'outrecuidance qui lui permet de créer sur le papier une fallacieuse France antarctique, s'accordant ainsi un privilège blasphématoire à l'égard de Dieu et irrespectueux à l'égard du monarque.

Dès lors, Thevet rencontre de plus en plus l'hostilité des lettrés, quel que soit leur parti. La Renaissance, héritière selon F. Lestringant du Moyen Âge, voit seulement dans la cosmographie le cadre spatial qui organise et aide à mémoriser les événements de la chronologie⁷ ; la discipline n'a donc pas encore acquis son autonomie. Thevet n'a de cesse d'affirmer sa valeur et sa primauté. Mais cette tentative d'insuffler un contenu totalisant à une matière obsolète allait entrer en contradic-

op. cit. supra n. *, p. 177), et de dire, par ex. p. 178 sq. : « Ainsi [...] la plate description botanique et médicinale tirée de l'*Histoire naturelle* s'enrichit-elle de soubassements imprévus en même temps qu'elle accède, en un avatar inopiné, au "plus haut sens" du pantagruélisme » ?

7. Il n'est pas sûr toutefois que cette tradition soit à qualifier tout uniment de « médiévale » (p. 12), ce qui est singulièrement réducteur. Les déterminations des différentes composantes de l'intérêt pour l'espace sont variables, et nombre d'œuvres médiévales, dans ce domaine, visaient déjà un but plus large.

tion avec l'évolution des sciences : la prétention à la science universelle se heurte au cloisonnement croissant des disciplines. Et toutes ces raisons de dauber sur les bourdes du cosmographe sont encore accrues par l'engagement de Thevet au côté de la Ligue. Tous les développements de F. Lestringant sur ces points apportent au lecteur des éclairages d'une très grande nouveauté, grâce à une lecture qui conjugue l'analyse du contenu et la mesure de la réception⁸, à laquelle les études d'histoire de la géographie ne nous avaient guère habitués.

Dans ses dernières années, Thevet s'orientera dans des voies nouvelles, dont témoignent deux ouvrages restés inédits. La description de toutes les îles du globe du *Grand insulaire et pilotage* manque son but, car cette insularisation générale du monde, fondée sur un bricolage qui juxtapose des principes cartographiques différents, aboutit à un émiettement du monde peu propre à orienter les entreprises conquérantes du prince. La galerie des *Hommes illustres*, quant à elle, révèle avant tout l'obsession de la gloire qui anime Thevet durant sa vieillesse. Mais elle n'est pas sans lien avec la cosmographie. De même que celle-ci « fixait dans le cadre intemporel de la représentation spatiale l'empreinte des faits passés », la dernière œuvre « rassemble en une suite la diversité des époques, des états et des cultures », et met côte à côte aussi bien les hommes illustres de l'ancien monde que le géant tupinamba Quoniambec.

L'Atelier du cosmographe, qui montre la nouveauté et la richesse de l'œuvre de Thevet, forme le complément de la biographie. F. Lestringant souligne d'abord la rupture qui caractérise l'image du monde de la Renaissance : on commence alors à prendre conscience de la disparité d'échelle suivant les espaces considérés. Pour reprendre la distinction ptoléméenne, la cosmographie (ou la carte à petite échelle) s'attache à la représentation globale, tandis que la chorographie (ou la carte à grande échelle) décrit une région. Ainsi, les objets qui suscitent l'intérêt des géographes de la Renaissance ne doivent-ils pas être appréciés sur le même plan selon qu'ils relèvent de l'une ou l'autre méthode, et les jugements sur la faible réception américaine, à l'opposé de l'intérêt pour l'Orient, ou sur les bons et les mauvais géographes, sont-ils tous entachés d'erreur. Pour cette vision historiciste, Thevet est le modèle du mauvais géographe. Mais son œuvre, en apparence anachronique, se révèle plus féconde qu'il ne semblerait à un regard prévenu.

Un chapitre est consacré aux méthodes de travail de Thevet, dans la *Cosmographie de Levant*. Loin que l'expérience directe du voyage soit à la base de cette élaboration, on s'aperçoit que Thevet remplit la trame itinéraire de toute une série de renseignements sur l'Antiquité issus des dictionnaires qu'il avait à sa disposition. Cette accumulation de savoir, qui relève du genre de la méditation cosmographique illustré par les géographes de la Réforme⁹, a un double effet : magnifier l'érudition de l'auteur et flatter la vanité du lecteur. On vérifie ici, encore une fois, combien la catégorie du « livresque » est plus riche qu'on ne le juge communément. L'analyse précise des procédés des auteurs de compilation révèle toujours les visées de leurs entreprises, et l'horizon d'attente de leur public.

8. Notons cependant que saint Augustin et Lactance n'ont jamais nié la sphéricité de la terre (*André Thevet, op. cit. supra* n. *, p. 203).

9. Plutôt que l'« admirable dessein de la Providence divine », on verrait dans le passage cité de l'œuvre de Münster un écho du *Songe de Scipion* de Cicéron (p. 69 et n. 39, p. 208).

Les deux chapitres suivants, qui traitent de la place de Thevet dans l'invention du sauvage, sont sans doute les plus étonnants. Les nombreuses remarques d'ordre ethnographique que livre Thevet ont bien pour fonction de démontrer la supériorité de l'Europe chrétienne. Mais il ne s'agit là ni d'une version inaugurale du mythe du bon sauvage, ni d'ailleurs d'une dévalorisation systématique : les Brésiliens du cosmographe sont composés d'une mosaïque de traits positifs aussi bien que négatifs. Constitué en objet de science, le Brésil, par sa diversité même, explique l'Europe des origines. F. Lestringant développe à propos de trois ensembles mythologiques la contamination thevetienne des représentations européennes et de la réalité américaine. Ainsi, l'évanescence monarchie indienne, dont l'emblème est le géant Quoniambec, atteste une sorte d'hybridation, en un processus où se mêlent la nécessité de justifier la conquête, et un avatar de la *translatio imperii* : idéalisé, l'Hercule amérindien paré de toutes les grâces symbolise aussi l'avenir de l'Europe. Point de départ par sa barbarie, et tout à la fois point d'arrivée de l'histoire universelle, le Brésil de Thevet a donc un statut ambigu dans la réflexion philosophique. Point de comparaison pour la description du reste du monde, il témoigne en outre d'une révolution au sein de la cosmographie, qui consiste à privilégier la marge.

En un temps où paraissent, sous le titre de biographie, des ouvrages où le personnage n'est qu'un prétexte pour dessiner le tableau d'une époque, le *Thevet* de F. Lestringant est une véritable biographie intellectuelle ; l'auteur a réussi à expliquer la vie et l'œuvre en les mettant constamment en relation avec les luttes idéologiques et religieuses, ainsi qu'avec l'évolution des sciences. Il s'agit là d'ouvrages importants, qui par leurs méthodes et leurs conclusions, marquent une étape. Il est à souhaiter que ce modèle soit suivi dans d'autres périodes, et notamment le Moyen Âge.

Un contemporain et un adversaire feutré de Thevet, Nicolas de Nicolay († 1583), est en quelque sorte l'ancêtre de la première carte générale de la France. Lui aussi au service du roi (mais *premier* cosmographe, et plus proche du prince que ne le fut jamais Thevet), son œuvre illustre parfaitement un nouveau partage des savoirs entre la science (ou plutôt la technique) de l'ingénieur et la vision globale du cosmographe. À la demande de Catherine de Médicis et de Charles IX, désireux de réformer l'administration du royaume, il réalisa en effet en 1561 la première enquête topographique et statistique, préalable à l'exécution de cartes des provinces.

Malgré l'inachèvement de cette entreprise, et malgré l'échec des tentatives cartographiques des deux premiers tiers du xvii^e siècle, c'est Nicolay qui aura une postérité, non Thevet. L'ouvrage de Monique Pelletier, fait d'une suite de détails précis, pourvu d'utiles annexes et d'une abondante illustration, constitue un compendium indispensable à tout utilisateur de la carte de Cassini. Il permet surtout d'apprécier toutes les circonstances d'une longue gestation. La carte, en effet, ne fut pas seulement la conséquence du progrès des sciences et des techniques.

Il revint à l'Académie des sciences, fondée en 1666, de travailler à l'élaboration de la première carte générale de la France. Ces efforts, assurés pour l'essentiel par la dynastie des Cassini, ne commencèrent à donner leurs fruits que vers le milieu du siècle suivant : l'entreprise dut surmonter des difficultés de toutes

sortes. L'établissement d'un canevas général formé d'une chaîne de triangles, à l'initiative de Jean Picard, dura de 1681 à 1744, interrompu parfois par manque d'encouragement de la part de l'État. C'est en 1733 que renaît l'idée de la carte, destinée à soutenir des projets d'établissement de voies de communication. Le contexte de la décision par laquelle Louis XV confia, en 1747, la réalisation d'une *Carte générale et particulière de la France* à César-François Cassini (Cassini III), le troisième représentant de la dynastie, montre que l'entreprise, outre les besoins de l'administration générale, rencontra les nécessités de la guerre : ce fut à l'occasion d'une campagne militaire en Flandre que le souverain put apprécier les travaux de l'académicien, alors occupé à compléter le canevas géométrique.

Le génie de Cassini III fut d'organiser matériellement le travail topographique : levés assurés par des ingénieurs, du haut des clochers, à l'aide de graphomètres à lunette, vérification et correction des minutes sur le terrain, gravure. En 1756, alors que trente feuilles étaient élaborées, mais aucune encore publiée, le soutien financier du roi disparut. Cassini constitua alors une société d'actionnaires privés ou publics (États provinciaux et généralités) qui permit la publication de la majeure partie des cartes prévues.

La Révolution provoqua la « nationalisation » d'une entreprise dont l'État jugeait indispensable de conserver le contrôle. Les cartes furent désormais améliorées ou dressées par le dépôt de la Guerre, qui, jusqu'en 1815, empêcha leur diffusion auprès du public, pour d'évidentes raisons de sécurité. À partir de la Restauration, la nécessité se fit sentir de dresser une nouvelle carte générale, qui corrigeât le défaut majeur de la carte de Cassini, l'absence de figuré du terrain : de cette volonté naîtra la carte dite de l'État-Major.

Depuis le xvi^e siècle, les progrès de la géographie dépendirent essentiellement du fait qu'elle sert, avant tout, à faire la guerre, pour reprendre le titre d'un libelle d'Y. Lacoste. Ils furent aussi concomitants de la croissance de la centralisation étatique, et permis par le développement économique. Il nous est désormais facile de comprendre que les œuvres de Mandeville et de Thevet aient pu longtemps paraître naïves ou absurdes. C'était oublier que la science a gagné en restreignant, et même en détruisant un imaginaire géographique qui n'est pas moins digne d'étude, à condition que celle-ci soit débarrassée des anachronismes qui en ont longtemps vicié les conclusions.

Patrick GAUTIER DALCHÉ.